

L'HOMME

L'Homme

Revue française d'anthropologie

173 | 2005

Varia

L'Inde à l'étranger Imaginaire, diasporas et nationalités

Véronique Bénéï



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/lhomme/25045>

DOI : 10.4000/lhomme.25045

ISSN : 1953-8103

Éditeur

Éditions de l'EHESS

Édition imprimée

Date de publication : 1 mars 2005

Pagination : 177-185

ISSN : 0439-4216

Référence électronique

Véronique Bénéï, « L'Inde à l'étranger Imaginaire, diasporas et nationalités », *L'Homme* [En ligne], 173 | 2005, mis en ligne le 01 janvier 2007, consulté le 03 mai 2019. URL : <http://journals.openedition.org/lhomme/25045> ; DOI : 10.4000/lhomme.25045

L'Inde à l'étranger

Imaginaire, diasporas et nationalités

Véronique Bénéï

LA PHOTOGRAPHIE A FAIT LE TOUR DU MONDE de nombreux magazines. On y voit une mère indienne d'âge mûr ; vêtue d'un sari chatoyant et les cheveux sagement tirés en un chignon rehaussé de fleurs, elle est parée de traditionnels bijoux de mariage. Tournée sur sa gauche, elle regarde sa fille : celle-ci, cheveux au vent, toute de vinyl moulant caparaçonnée, offre au regard un généreux décolleté, toisant l'objectif d'une moue fardée un rien provocante. On a beaucoup glosé sur l'image ainsi présentée aux lecteurs avides d'exotisme. Les temps changent, l'Inde n'est plus ce qu'elle était. Ce n'est pas seulement l'Inde qui a changé ; c'est aussi son statut dans l'imaginaire occidental. Ou plutôt, la multiplicité des registres auxquels il fait appel, entre les deux pôles convenus de « tradition » et « modernité ». Les vues orientalisantes d'une civilisation pluri-millénaire pétrie de spiritualité mystique s'y affrontent à celles d'une ingénierie informatique high-tech et d'un développement industriel galopant : mariages arrangés et plus grande démocratie au monde, pèlerinages religieux et essais nucléaires, infanticide des filles et production cinématographique... L'énumération, pour n'être pas bourgeoise, n'en est pas moins infinie. Plus encore, ce qui a changé, c'est l'identité des producteurs d'exotisme : ils ne sont plus largement occidentaux, mais indiens eux-mêmes. Des Indiens hors de l'Inde, qui la reconstituent chaque jour à leur(s) façon(s), à l'étranger. *India Abroad*. Tel est le titre de l'ouvrage de Sandhya Shukla consacré aux « cultures diasporiques de l'Amérique [du Nord] et d'Angleterre d'après-guerre ». Ce travail ambitieux est le fruit de la rencontre entre plusieurs démarches théoriques, au croisement de l'anthropologie, de l'histoire urbaine et industrielle, des études sur le nationalisme, des *cultural studies*¹ et des *diasporic studies* – discipline qui s'est progressivement diffusée outre-

À propos de Sandhya Shukla, *India Abroad. Diasporic Cultures of Postwar America and England*, Princeton, Princeton University Press, 2003 ; et de quelques autres.

1. Cf. le très utile ouvrage de mise en point par Armand Mattelart & Érik Neveu, *Introduction aux cultural studies*, Paris, La Découverte, 2003 (« Repères »).

Atlantique depuis près d'une décennie². Il ne néglige pas d'aborder des domaines relativement peu explorés par les sciences sociales – surtout celles s'intéressant à l'Inde – telle la littérature ou la *world music*. Outre les nombreux enseignements à la fois du produit et de la méthode, le livre de Sandhya Shukla a le mérite d'inviter à autant de questionnements.

Comment se réinventer d'un pays l'autre ? Comment se réinventer un pays dans l'autre ? Telle est la trame de l'ouvrage, avec pour fil directeur la notion de « diaspora »³. Celle-ci est pensée à la fois comme concept et ensemble de formations sociales dans lesquelles l'imagination a la part belle (p. 21). Les aspirations et imaginaires que génèrent les situations de diaspora sont étroitement liés aux potentialités offertes par les mouvements de dé- et re-placement. Dans de telles expériences de mise à distance, la figure qui domine peut être celle de la meurtrissure de l'exil comme de la promesse d'opportunités nouvelles. Mais, quelles que soient les conceptions qui la sous-tendent, l'idée de distance est source d'imagination créatrice⁴. Une imagination qui permet la fabrique de sentiments d'appartenance à des lieux et des espaces multiples⁵ qui, pour être fortement fragmentés, ne s'en recouvrent pas moins partiellement. Comment ces différents sentiments d'appartenance s'articulent-ils à un imaginaire de la nation, que celle-ci soit d'origine ou d'adoption ? Comment les immigrés les négocient-ils ? En somme, comment ces acteurs sociaux se pensent-ils et se vivent-ils en tant que multinationaux ? C'est ce que Sandhya Shukla s'efforce de comprendre. Non plus à la manière des études portant sur le nationalisme et la formation stato-nationale : celles-ci, critique l'auteure en insistant sur la réalité démographique de l'expérience migratoire, ont accordé trop d'attention à la relation qu'entretiennent les Indiens migrants avec l'État-nation indien. Ce faisant, elles ont manqué l'importance que revêt l'imaginaire de la nation non pas seulement au sein de la mère patrie, mais aussi dans les « cultures de migration ». Il s'agit plutôt ici de découvrir de quelles manières, à travers une Inde largement imaginée, les Indiens en exil concilient subjectivité nationale et citoyenneté, aux États-Unis ou dans l'Angleterre d'après-guerre.

2. Sur ces questions, voir le numéro spécial *Intellectuels en diaspora et théories nomades* coordonné par Jackie Assayag et Véronique Bénéï, *L'Homme*, 156, 2000 ; sous leur direction également, *Remapping Knowledge : The Making of South Asian Studies in India, Europe and America (19th-21st Centuries)*, Delhi, Three Essays (à paraître).

3. Sur les rapports entre nation et diaspora, notamment à partir du cas indien, voir Peter Van der Veer, ed., *Nation and Migration : the Politics of Space in the South Asian Diaspora*, Philadelphia, University of Philadelphia Press, 1995.

4. L'illustre, dans un tout autre registre, la condition marginale des intellectuels juifs allemands ayant fui le nazisme, dont le regard décalé a favorisé l'élaboration critique. Sur la notion d'exil comme paradigme, voir le récent ouvrage d'Enzo Traverso, *La Pensée dispersée. Figures de l'exil judéo-allemand*, Paris, Léo Scheer, 2004.

5. Sur la distinction entre lieu et espace dans les récents travaux d'anthropologie, voir notamment Eric Hirsch & Michael O'Hanlon, eds, *The Anthropology of Landscape : Perspectives on Place and Space*, Oxford, Oxford University Press, 1995 ; Setha M. Low & Denise Lawrence-Zúñiga, eds, *The Anthropology of Space and Place : Locating Culture*, Malden, MA, Blackwell, 2003 ; et Laurence J. C. Ma & Carolyn Cartier, eds, *The Chinese Diaspora : Space, Place, Mobility, and Identity*, Lanham, Rowman & Littlefield, 2003.

Ceci implique quelques mises au point préalables sur les notions de diaspora, nation et nationalisme, et immigration. Sandhya Shukla critique à juste titre l'usage qu'ont fait historiens et sociologues de la notion d'« immigration » s'agissant des mouvements de population vers les États-Unis après 1965, date à laquelle furent abrogées les lois états-uniennes imposant un quota en provenance des pays émergents (p. 11). Ces travaux ont certes remis en question le grand récit du « devenir américain » : tout immigrant outre-Atlantique ne s'inscrit pas *de facto* et conformément à l'idéologie dominante dans une logique d'assimilation et d'épousailles de la destinée de son pays d'adoption⁶. Mais ils ont conservé une compréhension unidimensionnelle de l'immigration comme « processus à sens unique » (*one-way process*) menant à l'intégration, certes plus ou moins heureuse et réussie, mais au moins définitive. La notion de « diaspora » demeure dans ces travaux fondamentalement caractérisée par l'idée de l'exil et du « tabou constituant du retour »⁷ ou tout au moins son in(dé)fini report. Or, loin d'une telle stabilisation, insiste Sandhya Shukla, tout procès d'immigration est non seulement chargé d'un fort potentiel de créativité, mais induit souvent des mouvements de va-et-vient continus d'un espace (tant géographique que social et culturel) à l'autre. C'est à la faveur de cette dynamique qu'émergent compréhensions et imaginaires variés et variables d'une expérience de l'Inde comme ressource culturelle. De même, l'étude de la diaspora indienne permet d'interroger les significations habituellement stables attribuées aux lieux et aux formations nationales telles que « Inde », « États-Unis » et « Grande-Bretagne ».

La multiplicité et la diversité des expériences de la diaspora se déploient à travers cinq chapitres qui mettent en scène autant les États-Unis que la Grande-Bretagne. Sandhya Shukla utilise comme point de départ de son analyse l'idiome des festivals culturels de l'Inde, produits respectivement à New York et à Londres. Ces événements festifs furent organisés sous le haut patronage d'une « secte » hindoue installée en Amérique du Nord. Leur présentation conduit l'auteure à envisager l'histoire sous l'angle d'un « espace propice à repenser ce que signifie être indien en diaspora » (p. 27). Assurément, l'histoire sert tout projet d'identification nationale⁸. Sa narration est l'objet d'intenses conflits, vives contestations et âpres disputes, qui en cristallisent les enjeux tant symboliques que pragmatiques. Ainsi une « indianité historique » est-elle constamment réadaptée et retravaillée.

6. Sur ces questions, voir Denis Lacorne, *La Crise de l'identité américaine. Du melting-pot au multiculturalisme*, Paris, Fayard, 1997.

7. Pour reprendre l'expression de James Clifford dans *Routes : Travel and Translation in the Late 20th Century*, Cambridge, Harvard University Press, 1997 : 246. Ajoutons que James Clifford a soin de frapper cette interprétation de non-pertinence dans le cas de la diaspora sud-asiatique (*ibid.* : 249).

8. Y compris en Inde. Pensons aux débats passionnés dans cette partie du sous-continent depuis le milieu des années 1990 entre spécialistes indiens d'envergure internationale (souvent d'obédience communiste) et scribes au service du gouvernement central, dominé jusqu'en mai 2004 par une coalition de partis d'extrême-droite hindoue. Cf. Aminah Mohammad-Arif, « Textbooks, Nationalism and Citizenship : History Rewriting in India and Pakistan », in Véronique Bénéï, ed., *Education and Nationalism in Europe, South Asia, and China : Manufacturing Citizenship*, Londres, Routledge, à paraître en 2005.

Sandhya Shukla analyse très subtilement les conséquences du passé culturel et historique tant impérial que colonial dans la production de reconstructions contemporaines de l'indianité à l'étranger. Elle a soin de dessiner finement les dimensions économique, raciale et sociologique à l'œuvre dans la création d'autant de « petites Indes » durant le XX^e siècle. Le contraste apparaît nettement entre les Indiens éduqués, invités par le gouvernement états-unien dans les années 1960 – période dite de la fuite des cerveaux (*brain-drain*) – à occuper des positions élevées, notamment dans la recherche et l'enseignement⁹, et les premiers émigrants à destination de la Grande-Bretagne quelques décennies plus tôt, qui appartenaient aux classes laborieuses¹⁰. De même l'histoire urbaine et industrielle comparée de deux lieux particulièrement actifs de la diaspora indienne d'après-guerre, les quartiers respectifs de Jackson Heights à New York, et Southall à Londres, met-elle en relief la disparité de leur formation (chapitre II) : face à la méticuleuse planification urbaine dont est issu le premier, le second se caractérise par une industrialisation au tout venant.

D'une part, ces expériences fort différentes, qu'elles soient spatiales, sociales, temporelles ou culturelles, ont façonné des imaginaires distincts des deux côtés de l'Atlantique ; en atteste l'analyse de la production littéraire et autobiographique d'émigrants et d'écrivains indiens sur un demi-siècle, des années 1940 à 1990 (chapitre III). Il se dégage de leurs textes des sensibilités éminemment variables d'un continent et d'une période à l'autre ; de même en est-il des rapports qu'ils entretiennent à l'Inde, à la Grande-Bretagne et aux États-Unis, et de l'intention esthétique ou politique qui les anime. La géographie imaginaire et littéraire de celle qui fut jadis la « Mère Angleterre » – particulièrement incarnée sous le long règne de la reine Victoria – et de la capitale londonienne, demeure cependant un puissant motif dans l'élaboration d'un imaginaire chez certains Indiens en diaspora¹¹ jusque dans les années 1980, témoignant ainsi de la haute complexité des émotions que suscite le partage d'un passé colonial (ici, britannique). D'autre part, ces expériences ont aussi donné lieu à des découvertes et aspirations communes, qu'il s'agisse des contextes raciaux et sociaux présidant à la fabrique respective des multiculturalismes britannique et américain ou d'une Inde indépendante. Dans le premier cas, il a fallu à ces acteurs « diasporiques » faire l'apprentissage de l'ethnicité et de la race en termes politiques, britanniques ou américains. Dans le second, la lutte pour l'indépendance a occupé une place centrale dans leur imaginaire, soit comme moteur d'action sociale, soit comme

9. Voir Jackie Assayag & Véronique Bénéï, eds, *At Home in Diaspora. South Asian Scholars and the West*, Delhi, Permanent Black/Bloomington, Indiana University Press, 2003. Sur le rôle de « communauté modèle » que jouent les émigrants indiens éduqués dans ce contexte multiculturaliste travaillé par des mouvements de revendications multiples, voir Vijay Prashad, *The Karma of Brown Folk*, Minneapolis, University of Minnesota Press, 2000.

10. Voir notamment l'ouvrage pionnier de Patricia Jeffery, *Migrants and Refugees : Muslim and Christian Pakistani Families in Bristol*, Cambridge, Cambridge University Press, 1976.

11. D'une manière qui n'est pas sans rappeler l'œuvre des membres du « cercle de Bloomsbury » (du nom du célèbre quartier central de Londres) au début du XX^e siècle, notamment sous la plume de Virginia Woolf (pensons par exemple à l'inimitable *Mrs Dalloway* [1925]).

motif de rassemblement nationaliste. Au regard des généalogies impériales respectives des deux puissances occidentales, il n'est guère surprenant que la Grande-Bretagne ait pris les traits peu enviables d'un repoussoir, projetant ainsi les États-Unis au rang d'utopie originelle. La nouvelle super-puissance devint la seule alternative envisageable au modèle politique britannique, surtout au début des années 1940, avant l'indépendance de l'Inde. Ce déplacement idéologique augurait de celui, migratoire, qui allait s'opérer d'Albion vers America à partir des années 1960, à la faveur des politiques d'immigration plus accueillantes alors mises en place dans le Nouveau Monde.

Ce même déplacement idéologique implique également transformations et remodelages, sur plusieurs générations, des représentations, imaginaires, pratiques et expériences de citoyens indiens de Grande-Bretagne et d'Amérique du Nord. Il conduit en particulier à s'interroger sur les procès de va-et-vient et de confrontation entre univers différents, constitutifs des expériences « diasporiques ». Retracer les réseaux de migration effective et les trajectoires individuelles et familiales permettrait également une meilleure compréhension des transformations des sentiments d'appartenance. Car si leurs parents et grands-parents se considèrent souvent comme Indiens aux États-Unis ou au Royaume-Uni, le fait que les générations suivantes revendiquent aujourd'hui les labels d'« Américain Indien » ou de « Britannique Noir » suggère des représentations différenciées qui méritent une analyse approfondie¹². L'auteure insiste néanmoins sur les modifications induites par l'engagement créatif des jeunes générations dans des formes de culture populaire telles que la « (world) music » et le cinéma (h/b-ollywoodien), lesquelles ne se cantonnent pas à un public d'origine sud-asiatique mais connaissent une renommée proprement mondiale (cinquième et dernier chapitre).

Sandhya Shukla ne nous offre pas seulement une analyse fine des formations et des transformations sociales, culturelles, raciales, économiques, politiques et imaginaires de ces deux célèbres exemples d'« Inde à l'étranger ». L'intérêt de son ouvrage réside aussi dans son approche, ses partis-pris, et les pistes de réflexion que ceux-ci ouvrent. L'auteure mêle de façon fort compétente discussions théoriques inspirées des travaux des *cultural studies* et des spécialistes du transnationalisme¹³, avec des analyses de matériaux ethnographiques et historiques, d'archives et de journaux. Cette méthode permet de faire saisir la complexité et

12. Cf. par exemple Paul Gilroy, « *There Ain't no Black in the Union Jack* » : *The Cultural Politics of Race and Nation*, London, Hutchinson, 1987 ; et son ouvrage plus récent, *The Black Atlantic : Modernity and Double Consciousness*, Londres-New York, Verso, 1993.

13. Voir par exemple les travaux de Linda Basch, Nina Glick Schiller & Cristina Szanton Blanc, *Nations Unbound. Transnational Projects, Postcolonial Predicaments, and Deterritorialized Nation-states*, Amsterdam, Gordon & Breach Publishers, 1997 [1994] ; ainsi que ceux de Aihwa Ong sur la « citoyenneté flexible » parmi la diaspora chinoise étudiée à partir des réseaux asiatiques britannique et nord-américain constitués dans les milieux d'hommes d'affaires, *Flexible Citizenship : The Cultural Logics of Transnationality*, Durham, Duke University Press, 1999, et son dernier ouvrage sur la minorité cambodgienne aux États-Unis : *Buddha is Hiding : Refugees, Citizenship, the New America*, Berkeley, University of California Press, 2003.

la diversité de ces expériences et imaginaires de la diaspora. L'objet ainsi construit se veut différent à la fois de ceux des préoccupations d'une anthropologie plus classique – notamment en multipliant les lieux d'enquête –, et des études sur le nationalisme dit « de longue distance » – en accordant une attention nouvelle à « tout une étendue d'expériences de vie, d'inclinations à l'imagination, et investissements psychiques [qui] s'étendent bien au-delà des frontières géographiques observées » (pp. 4-5). Mais, et c'est là un constat qui appelle réflexion, l'approche souffre parfois d'un manque d'ancrage ethnographique qui eût pondéré les expériences que l'auteure nous présente, implicitement, comme partagées par une grande variété d'acteurs sociaux.

Certes, il faut questionner les limites de l'empirisme. Moins que jamais, il n'est aujourd'hui possible de fonder l'expertise de l'anthropologue sur la seule masse, aussi précieuse soit-elle, de matériaux récoltés au cours de (censément) longs séjours d'observation participante « sur le terrain ». La prise de conscience qu'a générée la réflexion sur les fondements de la discipline¹⁴ l'interdit. L'inventaire des pratiques n'épuise pas le champ des analyses anthropologiques. Mais, qu'il soit « impossible de séparer le travail de l'imagination des activités [...] quotidiennes des migrants » (p. 12) n'interdit pas de présenter et d'analyser les propres réflexions des acteurs sociaux ordinaires sur leurs activités et leurs imaginaires en situation de diaspora. Ce qui implique de ne pas s'attacher aux seules élites telles que romanciers et essayistes ; ou encore éditeurs de journaux (des hommes pour la plupart) et leaders de groupements politiques, dont les interviews – avec quelques courriers de lecteurs – forment le matériau principal du quatrième chapitre. Il est à cet égard éloquent que ce traitement de la presse créée par et pour des publics indiens « diasporiques » aux États-Unis et en Grande-Bretagne s'inspire de l'étude pionnière réalisée par Benedict Anderson sur le rôle joué par la presse dans la constitution des identités nationales de « communautés imaginées »¹⁵. Quoiqu'incontournables, les analyses du spécialiste de l'Indonésie sont aujourd'hui fort critiquées, notamment en raison de leur implicite élitisme. La presse est indubitablement un moyen de représenter et de construire une nationalité (ici, indianité) imaginée, à condition de s'attacher à l'analyse de sa réception. Le constat vaut également pour la littérature. Il est d'autant plus pertinent eu égard au contexte actuel. D'une part, il existe un nombre croissant de cercles de lecture dans les pays anglophones. De l'autre, les auteurs étudiés par Sandhya Shukla bénéficient d'une renommée internationale non plus seulement en anglais, mais également par le truchement de traductions en d'autres langues¹⁶. De quoi fort bien faire le lien avec le propos de l'auteure, tel que défini en début d'ouvrage, de « considérer le rôle central de l'indianité dans la production plus large d'un mondialisme interpénétrant » (p. 1).

14. La littérature sur ces questions est maintenant diluvienne. Pour une récapitulation des principales réflexions et positions, on peut lire entre autres Robert Borofsky, ed., *Assessing Cultural Anthropology*, New York, McGraw-Hill, 1994 ; Henrietta L. Moore, ed., *Anthropological Theory Today*, Malden, Polity Press, 1999 ; et plus récemment, sur un ton mi-badin, mi-sérieux, Marshall Sahlins, *Waiting for Foucault, Still*, Chicago, Prickly Paradigm Press, 2002.

15. Benedict Anderson, *L'Imaginaire national. Réflexions sur l'origine et l'essor du nationalisme*, Paris, La Découverte, 1996 (Ed. orig. Londres, Verso, 1983).

Ce propos invite aussi à analyser les façons dont le trope « Inde » a contribué à retravailler l'imaginaire, les expériences et la compréhension de ce que signifie être Américain ou Britannique *même* parmi les Américains WASP (White Anglo-Saxon Protestant) ou les Britanniques anglais. Le fait, par exemple, que de nombreux Britanniques blancs revendiquent le curry comme leur plat national – qu'il s'agisse ou non d'une plaisanterie – est symptomatique d'indéniables redéploiements de ces pratiques et imaginaires (post-)coloniaux, impériaux et nationaux – et sans doute significativement, également culinaires – au sein de ces empires respectifs, passé et présent. De même, la tentative, voici plus d'une décennie, par une compagnie de *fastfood* américaine d'introduire sur le marché européen (y compris français) une version indienne exotisée de ses hamburgers assaisonnés à la sauce *chutney*, mérite pour le moins réflexion – sinon dégustation.

Inversement, la perception en Inde des imaginaires dits « diasporiques » et la façon dont ils ont contribué à modeler en retour d'autres imaginaires de l'indianité appellent lecture attentive. Ce d'autant plus que l'image de l'Indien conquérant le monde est maintenant solidement ancrée dans la version toujours plus largement diffusée du pan-hindouisme que promeuvent les partis politiques de l'extrême-droite hindoue¹⁷. À cet égard, la dialectique entre « NRIs »¹⁸ et Indiens en Inde mérite véritablement un traitement à part entière. Les nombreux sites web lancés par des « NRIs », souvent installés aux États-Unis, consolident la version mythique d'une Inde (essentiellement hindoue) à l'étranger. Il faut ici insister sur le rôle outre-Atlantique de la « VHP », ou « Vishva Hindu Parishad » (Consistoire Hindou Universel). Cette organisation est le pivot des groupements hindutva à l'étranger. Elle a largement contribué ces dernières décennies à figer notablement les identifications religieuses et communautaires entre hindous et musulmans, non seulement indirectement en Inde par le biais des financements qu'elle a pu récolter, mais aussi au Royaume-Uni et aux États-Unis. En cela – mais pas uniquement –, l'« Inde à l'étranger » que raconte Sandhya Shukla est résolument lisse et pacifiée. Elle est même étonnamment areligieuse. Et pourtant, jusque et y compris dans le Queens où elle a enquêté, se côtoient nombre de mosquées et de temples¹⁹.

Cette « Inde à l'étranger » apparaît irénique à d'autres titres. Elle est sans stratification sociale, sans ethnicité et sans sexe. C'est là une peinture d'autant plus inattendue que d'autres auteurs insistent sur l'importance de ces variables. Si nombre

16. Cf. par exemple l'œuvre d'Amitav Ghosh, dont une grande partie est traduite en français et en d'autres langues européennes, y compris en grec. Signalons aussi l'existence d'œuvres écrites dans les langues vernaculaires et directement traduites, par exemple, en français.

17. Voir sur ce point Véronique Bénéï, « Hinduism Today : Inventing a Universal Religion ? », *South Asia Research* 18 (2), 1998 : 117-124.

18. Acronyme de « Non Résidents Indiens », en référence à ceux qui sont le plus souvent installés en Amérique du Nord, en Australie et en Grande-Bretagne et desquels le gouvernement indien cherche à s'attirer les faveurs financières par une série de mesures destinées à favoriser leurs investissements dans la mère patrie.

19. Cf. Madhulika, Khandelwal, *Becoming American, Being Indian : An Immigrant Community in New York City*, Ithaca, Cornell University Press, 2002 : 69-74, 83.

d'entre eux s'accordent sur la fluidité et la labilité de ces catégories, de même que sur la variabilité du facteur dominant dans les expériences des immigrés sud-asiatiques, certain(e)s mettent l'accent sur la difficulté qu'éprouvent les plus nantis parmi eux à reconnaître l'existence de disparités socio-économiques. La vie de tout(e) Indien(ne) immigré(e) aux États-Unis n'est pas nécessairement une « success story », comme le montrent Padma Rangaswamy²⁰ et Madhulika Khandelwal (*op. cit.* : 91-116). La classe est par conséquent un facteur de division parmi les sud-asiatiques installés sur le sol nord-américain. De même, les questions de race et d'ethnicité sont centrales dans l'expérience de la Grande-Bretagne et des États-Unis et l'apprentissage que font les immigrés indiens d'un langage de représentation politique dans un univers multiculturaliste. À cet égard, Madhulika Khandelwal fournit une piste de résolution de notre puzzle. Au-delà de profondes différences ethniques, confessionnelles, culturelles, linguistiques, etc., il s'est agi pour les membres de la diaspora de se ménager une « niche » de visibilité dans l'espace public américain. Ils y sont parvenus en présentant un front commun, une « ethnicité homogène » et en cultivant une « solidarité sud-asiatique » (*op. cit.* : 6). Peut-être nulle part plus que dans ces conditions, l'hétérogénéité apparaît-elle un facteur stimulant la production d'un imaginaire de l'homogénéité comme ressource de négociation. Il y a là un élément de réflexion qui amènera à reposer d'une autre manière la question des lieux de production du discours savant (« location of scholarship »²¹). Remarquons seulement ici que les deux auteures précitées appartiennent à ce segment de diaspora dit souvent de « première génération », et que leur parcours est constitué de fréquents allers-retours entre l'Inde et les États-Unis. À ce titre, elles sont peut-être des observatrices privilégiées des deux côtés de l'océan, bénéficiant de la mise en regard que leur confère leur situation de déplacement. Il conviendra d'y revenir.

Terminons pour l'instant avec la question du genre dans l'ouvrage de Sandhya Shukla. On l'a dit, elle n'y est guère prise en compte, reléguée aux marges du récit de ces (re)constructions de l'Inde. Cette absence est d'autant plus notable au regard de l'importance sur les campus américains des travaux de féministes nord-américaines et de leur visibilité dans la sphère académique, sinon publique (Judith Butler en est sans conteste l'un des exemples les plus connus outre-Atlantique). Aujourd'hui, leur influence est générale dans bien des disciplines des sciences sociales (plus exactement celles-là mêmes qui ont accueilli les intellectuels français tels que Michel Foucault et Jacques Derrida). Elle l'est tout particulièrement dans les études dites « diasporiques », « ethniques », etc., comme en témoignent les ouvrages récents consacrés aux parents et aux enfants de la diaspora sud-asiatique. Ainsi le livre édité par le collectif « Women of South Asian Descent » (1993) ou celui, plus récent, de Sunaina Maira (2002) sur la culture festive des jeunes américains d'origine indienne à New York la placent-ils au centre de leurs analyses²². Dans les deux cas, il s'agit de montrer à la fois la diversité des parcours et expé-

20. Padma, Rangaswamy, *Namasté America : Indian Immigrants in an American Metropolis*, Pennsylvania State University Press, 2000.

21. Cf. Gyan, Prakash, « Les lieux de production du discours savant », *L'Homme* 156 : *Intellectuels en diaspora et théories nomades*, coordonné par Jackie Assayag & Véronique Bénéï, 2000 : 65-74.

riences de ces femmes et la dimension constitutive qu'y occupe la notion de genre, jusque dans leur négociation du féminisme occidental. Enfin, il faut noter que le premier de ces deux ouvrages résulte de l'initiative opiniâtre d'un collectif d'étudiantes à l'université californienne de Berkeley : elles voulaient offrir des témoignages de ces diverses négociations tout en leur donnant une visibilité dans les écrits publiés en Occident sur les femmes d'origine sud-asiatique. Les parcours d'immigration respectifs des éditrices et de leurs auteures attestent de la même diversité : il s'agit de nouvelles immigrantes, ou de femmes de la « génération 1.5 », ou encore de la « seconde génération ». Quant au deuxième ouvrage, il est en partie motivé par le désir de l'auteure de comprendre ce qu'engage l'appartenance concomitante à la nation américaine et à la diaspora sud-asiatique lorsqu'on est né et élevé complètement sur le sol états-unien. L'auteure fait elle-même partie de la « génération 1.5 », celle de l'« entre-deux », définie par une naissance et une éducation (généralement) primaire en Asie du Sud, et une immigration aux États-Unis (généralement) avant l'adolescence. Ce qui lui confère, là encore, un point de vue en miroir de la vie sur les sous-continent sud-asiatique et nord-américain.

C'est ici que se pose à nouveau la question des lieux de production du discours savant. Elle est importante, car loin de toute prétention à une objectivité froide et rationnelle de la part du producteur du discours, elle met au contraire en lumière la complexité des modes de constitution du savoir et leur rapport toujours localisé, historiquement, spatialement, sociologiquement et, devrait-on ajouter, personnellement. Elle permet ainsi d'introduire et de prendre acte de la subjectivité à l'œuvre dans tout discours théorique. Sans pour autant tomber dans le piège d'un déterminisme social. On ne peut somme toute qu'être frappé ici par la pertinence de la corrélation entre position théorique et itinéraire personnel des universitaires issu(e)s de la seconde génération et qui n'ont d'autre expérience personnelle, intime, précisément, que cette Inde imaginée. Cette corrélation est d'autant plus intéressante que, comme le note James Clifford (*op. cit.*), le « discours sur la diaspora » semble aujourd'hui avoir pris plus d'importance dans l'espace public ; au point de remplacer celui « sur la minorité », qui fut longtemps le fer de lance de mouvements de revendication pour les droits civiques outre-Atlantique. Il y a là non pas tant la possibilité, comme le suggère James Clifford, de recouvrir des modèles politiques et culturels « non-occidentaux » ou « non seulement-occidentaux », mais de les retravailler afin de transformer en profondeur ceux, plus numériquement, occidentaux. À condition, bien sûr, de reconnaître à la fois la potentialité créatrice et les pièges idéalistes que génère parfois la distance.

MOTS CLÉS/KEYWORDS: Inde/*India* – diaspora – États-Unis/*United States* – Grande-Bretagne/*Great Britain* – imaginaire/*imaginary* – nationalité/*nationality*.

22. Women of South Asian Descent Collective, *Our Feet Walk the Sky: Women of the South Asian Diaspora*, San Francisco, Aunt Lute Books, 1993 ; Sunaina Maira, *Desis in the House: Indian American Youth Culture in New York City*, Philadelphia, Temple University Press, 2002.